

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

André TORRIONE

Edmond Rostand (1868-1918)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1919, tome 17, p. 177-181

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Les *Echos* sont très reconnaissants à M. Albert Froidevaux, à Paris, de l'amabilité avec laquelle il leur a destiné la poésie de Rostand qu'on va lire, en l'accompagnant de deux photographies. L'une représente le château de Soupiseau, chanté dans ce sonnet ; l'autre, que nous reproduisons et qui date de 1898, montre le poète en costume de chasse, avec son fils Maurice.

SONNET

écrit de la main de Rostand dans un album de famille.

*Te voilà, doux castel de brique, doux castel
Rose et blanc, reflété par l'eau dormante, tel
Que tu nous souriais au fond du parc bleuâtre,
Avec ton petit air de castel de théâtre !*

— *Tes fleurs, tes hôtes, tes animaux familiers,
Sont dans cet album vert, ensemble reliés,
Et ton salon aussi, que meubla Chanaleilhès !...
Et nous nous souviendrons de toi qui t'ensoleilles
Dans l'aube de printemps, doux castel, et de toi
Qui rêves dans le soir d'automne, — car ton toit,
Sous la belle vapeur ou la clarté jolie,
Eut tour à tour la grâce et la mélancolie,
Et tu méritas bien ce nom de Soupiseau,
Qui commence en soupir, et finit en oiseau !*

Edmond ROSTAND.

Edmond Rostand ¹⁾

1868-1918

Victime de la grippe, Edmond Rostand est mort le 2 décembre 1918 à l'âge de 50 ans.

Né le 1^{er} avril 1868 à Marseille, il avait fait dans sa ville natale ses premières études qu'il compléta au lycée Stanislas à Paris où il se trouva avoir pour professeur de rhétorique son futur collègue à l'Académie, M. René

1) Edmond Rostand n'est pas un inconnu à St-Maurice. On se rappelle les représentations de *l'Aiglon*, données à Carnaval de 1916, et nos étudiants savent tous par cœur la tirade des nez, et la prière des petits oiseaux... Nous publions donc volontiers cette notice, qui les renseignera sur le poète disparu, et qu'a bien voulu nous envoyer l'ancien duc de Reichstadt, si applaudi il y a trois ans. (*Réd.*)

Doumic. Il étudia le droit, passa sa licence et « rêvant, musardant » donna son premier recueil de vers *Les Musardises*, qui fait penser au Musset romantique des *Contes d'Espagne et d'Italie* et au Musset burlesque de la *Ballade à la Lune*. Il présenta à la Comédie Française un acte en vers *Les Deux Pierrots* qui fut refusé ; il y revint à quelque temps de là avec trois actes : *Les Romanesques*. La pièce fut reçue et le 21 mars 1894, elle obtenait un beau succès, grâce surtout à la fraîcheur de son inspiration et malgré l'abus du précieux et du burlesque qui devaient devenir les défauts périlleux de l'auteur.

La Samaritaine suivit de près. Le sujet ne se prêtait guère au burlesque, et Rostand s'en abstint ; mais il ne sut pas en retrancher toute préciosité, ce qui blessa justement les critiques. La pièce jouit cependant d'une certaine vogue à cause de l'éloquence puissante, ardente, tout orientale des vers et du rythme harmonieux des strophes, qui coulent avec une suavité évangélique.

Dans la *Princesse lointaine* qui parut à peu près à la même époque, Rostand visa au grand, au très grand. Cette *Mélicsinde* vers laquelle fait voile Geoffroy Rudel, poète mourant et enthousiaste, c'est l'Idéal que tous nous cherchons, mais, hélas, combien

Moins heureux, épuisés d'une poursuite vaine,
Meurent sans avoir vu leur « Princesse lointaine » !

L'idée de la pièce est belle. La Fable est contée en vers d'une richesse admirable et d'une couleur éclatante, toute parfumée des senteurs de l'Orient.

En 1897, paraissait *Cyrano de Bergerac* ; ce fut un coup de tonnerre. A part le *Cid* et *Hernani*, le Théâtre n'enregistra aucun succès pareil ; mais ce fut un *Hernani* sans bataille. Tout Paris, toute la France, l'Europe entière acclama le chef-d'œuvre. La pièce dut en partie son triomphe à son sujet héroïque si franchement opposé au naturalisme de l'époque et à ce pessimisme dont les auteurs dramatiques imprégnaient leurs œuvres depuis les défaites douloureuses de 1870. Elle est du reste, admirablement construite : débutant par une comédie, elle continue par un drame, se poursuit par une tragédie et s'achève en une douce élégie automnale, dans la tristesse et la mélancolie d'un jardin de couvent. Rostand

est tout entier dans sa pièce. Ses brillantes qualités s'y déploient avec ampleur et même ses défauts : épique, élégiaque, comique, infiniment spirituel, précieux, il est tout cela. Trop précieux, me direz-vous ? Non pas, car les excès de préciosité y sont de la couleur locale, ainsi que le burlesque et l'abondance des jeux de mots, qui pullulent dans tout le drame.

Le public français acclama cette renaissance du romantisme qu'il a dans le sang, ces grands coups d'estoc,



ces tirades éloquentes, ces nobles sentiments. Il accueillit ce drame de cape et d'épée avec le même enthousiasme que les romans de Dumas où il reconnaît ses belles qualités et aussi ses défauts.

Avec *l'Aiglon* qui parut en 1901, nous avons le drame épique au complet. Il retrace la vie douloureuse du duc de Reichstadt, fils de Napoléon, exilé à la cour d'Autriche. *l'Aiglon* c'est le poème de la faiblesse héroïque, du rêve de grandeur et de gloire qui se pose sur une âme débile. L'intrigue n'étant point fondée sur une donnée historique bien rigoureuse, est assez faible. La pièce

encombrée, lourde, tourne trop souvent à la farce. L'enchaînement des scènes n'est pas parfait ; mais plusieurs d'entre elles sont d'un dramatique poignant. Que l'on se souvienne de la leçon d'histoire, de la scène de la psyché et surtout de ce merveilleux V^e acte, cette évocation de Wagram qui porte aux dernières limites les émotions de terreur et de pitié. Cet acte à lui seul est un poème épique et tragique qui fait songer à Eschyle et à Shakespeare ; et lorsque l'Aiglon, halluciné et terrifié par la vision de tous ces mourants et blessés qui tendent vers lui leurs moignons sanglants, s'écrie :

Prends-moi, prends-moi, Wagram, dans tes mains rouges ! un frisson d'horreur et de compassion secoue les spectateurs. De plus, le nom du grand empereur qui revient à chaque tirade, le récit de ses batailles et de ses victoires, son ombre que l'on sent planer sur tout le drame, en fait une véritable épopée napoléonienne. Il n'en faut pas plus pour conquérir un parterre.

Après l'*Aiglon*, Rostand a voulu essayer du drame philosophique et ce fut *Chantecler*.

Une maladie du poète et la mort de Coquelin qui devait incarner le Coq comme il avait fait revivre Cyrano, en retarda de cinq ans les représentations, et les admirateurs de Rostand qui *voulaient* un chef-d'œuvre comme *Cyrano* ou l'*Aiglon* accueillirent *Chantecler* avec le même enthousiasme. Mais peu à peu le succès tomba et les critiques, tout en louant la grandeur de l'idée, en blâmèrent vivement la forme, et trouvèrent d'un goût douteux de transporter sur la scène les Fables de La Fontaine ou le *Roman de Renart*. Le héros c'est le Coq, le poète, l'idéaliste, qui, parce qu'il chante la lumière et le progrès, croit sincèrement qu'il les suscite. La pièce est languissante, l'auteur abuse du burlesque, de la plaisanterie, des jeux de mots, qui fatiguent à la longue, malgré l'esprit.

Chantecler, d'une interprétation difficile et nécessitant une mise en scène compliquée, ne sera plus guère joué, mais on en détachera toujours des morceaux comme l'*Hymne au Soleil* ou le *Secret du Chant*, très lyriques et dignes de l'auteur de *Cyrano*.

Edmond Rostand eut le succès facile — et mérité — grâce à sa profonde connaissance de l'art théâtral. Il

avait l'imagination du rare, de l'excentrique, l'instinct du mouvement, de l'action, et le secret du mot qui jaillissant, ailé, passait la rampe et communiquait le rire ou le frisson. Sa Muse tantôt mélancolique et sentimentale fait songer au poète des *Nuits*, tantôt éclatante et « sonnant comme des éperons », rappelle l'auteur de *Hernani*. Malheureusement, comme Victor Hugo, trop souvent Rostand s'est laissé emporter par sa facilité et son abondance, à cette profusion dont il est difficile de se défendre. De plus l'esprit précieux et le burlesque fort bien à leur place dans *Cyrano*, déparent des œuvres comme l'*Aiglon* et *Chantecler*.

Rostand avait été élu à l'Académie française le 30 mars 1901. Il succédait à Henri de Bornier dont il prononça à cette occasion un pompeux éloge.

Il vivait dans la retraite absolue, à Cambo ; il y avait bâti sa maison, Arnaga, à la pointe d'un promontoire. Les revues et les grands quotidiens publiaient ses poèmes inspirés par les événements actuels ; poèmes où se reflétait encore l'âme de l'auteur de la *Princesse lointaine*, mais où trop souvent le cliquetis des mots et le jeu des rimes primaient la profondeur de la pensée.

La grippe le surprit au moment où il travaillait à un nouvel ouvrage *La Marseillaise* ; c'était, dit-on, le poème de « Gaspard » soldat de la Grande Guerre, qui aurait pris place aux côtés de ses frères d'armes *Cyrano* et *Flambeau*.

André TORRIONE.